

ENTRETIEN AVEC BARTABAS

QUELLE EST LA DÉMARCHE QUI VOUS AMÈNE À CRÉER CES SPECTACLES QUI FONT LA RÉPUTATION DE ZINGARO À TRAVERS LE MONDE ?

BARTABAS Le processus est toujours le même : tout commence avec la musique. Cela n'a jamais été une méthode car j'ai toujours pensé que c'est la nécessité qui induit la méthode. Une des spécificités et la force de Zingaro est sa capacité à accueillir et à intégrer d'autres cultures, d'autres religions, pour partager une aventure à la fois humaine et artistique. Nous sommes obligés de prévoir les créations très en amont. Et les autorisations administratives sont de plus en plus difficiles à obtenir ! J'ai donc toujours été obligé paradoxalement de choisir la musique avant d'entamer le travail d'une création. Pour cette nouvelle pièce, *Battuta*, je suis parti en Roumanie l'année dernière pour rencontrer et choisir les musiciens qui sont dans ce spectacle.

DE QUELLE FAÇON CE SPECTACLE A-T-IL PRIS FORME ?

Dans les précédents spectacles, nous avons cherché du côté des rituels et du sacré aussi loin que possible. Après *Loungta, les chevaux de vent*, il me semblait qu'un cycle s'achevait. J'ai ainsi éprouvé le besoin de changer d'orientation, faire un pied de nez à ces dernières années. J'ai toujours procédé de manière intuitive. La vie passe vite. Je voulais aussi travailler sur la notion de liberté et revenir ainsi à l'essence même de Zingaro. J'ai failli appeler ce spectacle *Sans maison, sans tombe*. Qu'est-ce que cela signifie par rapport à Zingaro ? Ce n'est pas qu'une image tzigane. À Zingaro, nous sommes dans l'éphémère. Au théâtre et dans la danse, quoi qu'on en dise, les spectacles peuvent se poursuivre à travers le temps grâce au répertoire. Chez nous, c'est vraiment impossible. Nous ne pourrions jamais reprendre *Chimère* ou *l'Opéra Équestre* parce que ces pièces sont intégralement liées à un travail spécifique avec des personnes et des chevaux particuliers. Il me semble inimaginable, y compris techniquement, de pouvoir les remonter. C'est pour cela que je filme mes spectacles, pour qu'il en reste une trace. Cette conception de l'éphémère est donc liée à Zingaro et à une forme d'esprit, évidemment proche de l'esprit tzigane. Dans cette dimension, la liberté, le silence, le fait de ne pas laisser de traces, font partie des éléments qui m'ont conduit à ce spectacle.

En interrogeant le sens de cette liberté-là, différents paramètres ont surgi, comme celui du danger. Il n'y a pas de liberté sans danger. La vraie notion de liberté qui consiste à ne pas savoir de quoi demain sera fait effraie. Cette évocation du danger a ainsi débouché sur la notion de vitesse, dont la forme équestre est celle du galop. Dans l'imaginaire collectif, l'allure de la liberté est celle d'un cheval qui galope. De là est née l'idée de faire un spectacle entièrement consacré à cette allure.

La manière dont je travaille part d'abord de la musique puis d'une réflexion pour déboucher ensuite sur de la technique. Comment retranscrire ces éléments – liberté, danger, vitesse, galop – en termes de spectacle ? La musique tzigane me semble être la plus appropriée car elle est évidemment liée à ces différentes notions. C'est l'une des rares musiques où les musiciens se mettent aussi en danger en se répondant, en se défiant à travers la virtuosité, et en improvisant.

Ensuite, il y a des envies. Zingaro n'a par exemple jamais utilisé de cuivres en scène. Ici, il y a une fanfare, parce qu'elle est synonyme de la fête mais aussi parce qu'elle illustre tous les rituels qui accompagnent la vie : naissances, mariages, enterrements. Ce qui m'intéresse avec *Battuta*, c'est de surprendre, musicalement d'abord avec le croisement inattendu de deux groupes musicaux, la fanfare et l'ensemble à cordes. Puis de travailler autrement sur le temps. Un des paris de ce projet est de tenir un rythme sans cesse crescendo. J'ai souvent introduit dans mes spectacles des moments lents, recueillis. Là, c'est une forme sans concession oscillant sans cesse entre la joie et l'inquiétude. Dans ma façon de travailler, je ne dirige pas. J'installe des choses, des énergies, et de cette manière de faire se dégagent des images, un sens, des climats particuliers. On passe d'un état à un autre, de la douceur à l'angoisse. Dans cette pièce, on est dans ce jeu-là.

VOUS PROPOSEZ ÉGALEMENT UN AUTRE SPECTACLE LEVER DE SOLEIL, DE QUOI S'AGIT-IL ?

J'éprouve de plus en plus de plaisir à travailler solitairement avec mes chevaux au quotidien, le matin tôt avant les répétitions, de 6h à 9h. Je me suis aperçu que ce qui compte dans ces séances, c'est l'écoute du cheval. Il y a des moments de grâce, impossibles à reproduire. En tant qu'interprète, je suis à la recherche de cela dans la relation au cheval. J'ai donc eu envie de montrer comment, simplement, la dévotion à son travail, à son art, à l'écoute de son cheval, comme un musicien avec son instrument, peut dégager une émotion universelle sans en passer par la représentation. J'ai de moins en moins envie de cette dimension en ce moment. La représentation m'intéresse moins que le désir de présenter. De là est venue cette idée d'ouvrir ce travail, de le montrer et de le partager. C'est assez difficile de créer une situation publique qui rende à l'identique la qualité de ces heures passées dans la solitude avec le cheval, et de préserver cette intimité particulière du travail. Immédiatement, on intègre la présence d'un autre regard. Le fait d'être regardé modifie la façon d'être. Je peux me contenter d'un détail quand je suis seul.

Cette proposition – tenter de faire ressentir à d'autres la qualité de ces moments-là – aura pour seul accompagnement une présence musicale simple. Pour permettre au spectateur placé dans cette proximité, d'entrer dans cette intimité, presque jusqu'à l'impudeur. Qu'il puisse surprendre cette chose qui n'est pas faite d'ordinaire pour être vue, même si ce travail est le véritable départ du processus qui aboutit à un spectacle.

J'ai choisi de faire ce travail au lever du soleil, car c'est le moment où le corps et l'esprit sont le plus disponibles pour une écoute profonde.

Propos recueillis par Irène Filiberti